

Les jeux olympiens

Jean-Yves Charlebois

Numéro 58, novembre–décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charlebois, J.-Y. (1991). Compte rendu de [Les jeux olympiens]. *24 images*, (58), 83–84.

LES JEUX OLYMPIENS

par Jean-Yves Charlebois

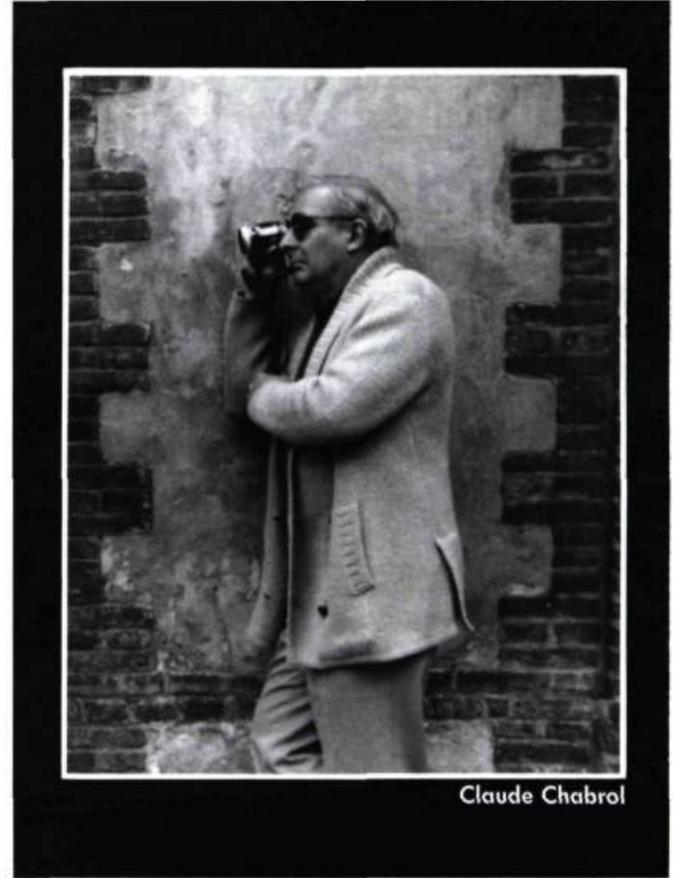
DR M. de Claude Chabrol

Hélas, le dernier film à nous parvenir de Claude Chabrol n'a pas eu l'heur de piquer l'attention des agents de repérage pour le grand écran. Or, *Dr M.*, distribué en anglais sous le titre *Club Extinction*, marque d'une pierre blanche l'inexorable trajectoire critique de l'auteur de *Que la bête meure*.

Dire que l'admiration de Claude Chabrol pour Fritz Lang ne date pas d'hier est certes un truisme, mais rappeler que l'idée de ce film travaillait son auteur depuis six ans mérite qu'on le souligne — surtout quand on sait que celui-ci n'a guère coutume de ce genre d'arréages. Et considérant que depuis près de trente-cinq ans, il n'a pas cessé de tourner, à raison d'un à deux films par année, cela réduit vraisemblablement la marge des projets en souffrance. Quant au système, ou sinon au corpus de l'œuvre langienne, les allusions, les souvenirs, dans leurs variations, s'intègrent au regard de Chabrol avec un tel

coefficient d'élasticité qu'il ne risque point d'en grever le sens. S'il faut parler d'influence toute-fois, force nous est d'en relever le caractère spécifiquement occulte, en notant, mutatis mutandis, que les échanges d'attributs proviennent évidemment des trois opus langiens sur notre grand Malade.

Dans un Berlin frileux, en proie à une épidémie de suicides qui pousse ses habitants à l'exode et, subséquemment, menace de ruiner jusqu'à sa prestigieuse économie, la police des deux secteurs de la ville est amenée à enquêter autour du Dr Marsfeldt (Alan Bates). Celui-ci chapeaute un puissant consortium qui regroupe les plus importantes chaînes de télévision européennes, un club de vacances surpeuplé (d'imbéciles) et une maison de jeu doublée d'une boîte de nuit franchement dantesque. Observons au passage que chacune des parties du premier *Mabuse* s'intitulait respectivement *Le joueur* et *Inferno*. A l'Ouest, le lieutenant Hartmann en vient à s'attacher la collaboration affectueuse de



Claude Chabrol

Sonja (Jennifer Beales), effigie du club *Thératos* (sic) et principal commun dénominateur de cette vague de suicides. Cependant, c'est grâce à l'adresse de l'officier de la RDA, Moser (Hanns Zischler), que se résorberont les opérations engagées contre les activités du diabolique Marsfeldt qui, heureusement, ne survivra pas au dénouement de l'intrigue: dans une lumière aurorale, Sonja et Hartmann s'éloignent en s'enlaçant, tandis que le cri des mouettes nous rassure sur le devenir universel.

Loin de moi l'idée, en résu-

mant le récit dans ses grandes lignes, d'attenter au plaisir du spectateur qui n'a pas encore vu ce film stupéfiant, dont l'un des intérêts majeurs réside précisément dans ce filigrane symbolique de formes et dans le réseau complexe de leurs transformations multiples. Complexité qui ne sacrifie toutefois aucunement l'intelligibilité propre à la mise en scène chabrolienne. Si dès le premier visionnement il est aisé de saisir le principe de binarité qui commande la répartition des personnages par groupes et par couples pas toujours duels, il est également facile de comprendre en quoi l'originalité de

L'expression artistique, une autre énergie en mouvement

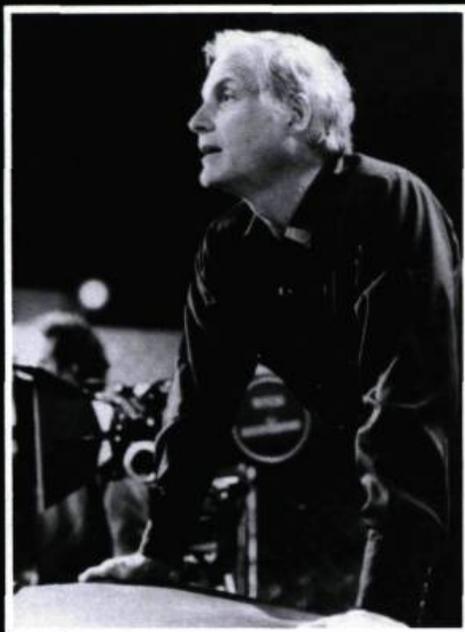
Hydro-Québec

GO

GEORGES LAOUN
OPTICIEN

• EXAMEN DE LA VUE PAR OPTOMÉTRISTES •

4012, rue Saint-Denis, coin Duluth tél.: 844-1919 600 est, Jean-Talon, Métro Jean-Talon tél.: 272-3816



Barbet Schroeder

la contribution de Chabrol au mythe langien répond en substance à l'une des problématiques privilégiées du cinéaste : la crétinisation de l'individu sous la pression conjuguée de la brutalité des rapports sociaux et de l'opacité qui en dérobe les déterminations. Dans ce film, la brutalité ne correspond pas exclusivement aux innombrables morts violentes, mais aussi et surtout, au harcèlement médiatique de la pub pour *Tbératos*, obsédant jusqu'à occuper tout le champ visuel. Quant aux suicides jalonnant comme autant de points forts le déroulement angoissant des péripéties, je laisse au lecteur la surprise d'en découvrir le dessein caché — révélateur de la véritable personnalité du Dr M.

En se colletant une fois de plus avec les flottements de tonalité qu'un casting international inflige trop souvent aux coproductions européennes, Chabrol a su néanmoins détourner cette surcharge au profit d'une direction d'acteurs contrastée et en parfaite adéquation avec les ressorts dramaturgiques. On pourra notamment apprécier la prestation de Jennifer

Beales dans un plan où, censé exprimer une chaleureuse séduction, son aimable visage finit par se convulser sous les assauts du désarroi. Ou bien encore acquiescer aux imprécations véhémentement désespérées de Hartmann à l'égard des hauts fonctionnaires du gouvernement (Jan Niklas, remarquable de versatilité de bout en bout). Il serait injuste enfin de ne pas mentionner la haute silhouette de Hanns Zischler qui, au fil du temps, a su conserver cet irrésistible rictus, le portant d'emblée en retrait de l'expressivité et conférant à son jeu feutré un certain halo de dignité capable de susciter l'émotion au moment opportun.

TRICHEURS
de Barbet Schroeder

Autre laissé pour compte de la distribution en salle commerciale : *Tricheurs* (1984), un film généralement méconnu de Barbet Schroeder. Raide comme un passe-lacet et légèrement claudicant, Ilric entreprend, sous l'humidité ombreuse d'un ponceau, de se vider le ... scrotum à la sortie d'un casino. Deux heures plus tard, une série

de coïncidences d'ordre cryptographique, surgie dans le sillage de la blonde Suzie, lui confirme miraculeusement qu'il est en veine. Le lendemain soir, Suzie accepte d'accompagner notre flambeur à la salle de jeu de son hôtel. Mais la chance ne tarde guère à s'envoler et, de fortune en revers, la carrière sentimentale des partenaires va s'amenuisant dans le même mouvement descendant. Sur l'entrefaite, un spécialiste de la triche, Jorg, réussit à convaincre Ilric de s'associer à lui, tout en révélant la nature auto-destructrice de la passion pour le jeu du personnage. Tandis qu'un quiproquo éloignera temporairement la jeune femme de leur itinéraire, écumant tour à tour les casinos de Las Vegas, Valparaiso, Gênes et Madère, les tricheurs devront interrompre leur activité, compromise par le comportement frénétique de Jorg et par le comeback inopiné de Suzie, qui reprendra le flambeau pour suivre Ilric dans une ultime tentative frauduleuse visant à remporter le gros lot.

Suite à ces « mises en jeu » de passions dévastatrices qui donnaient leurs motifs aux films *More* (la drogue), *La vallée* (l'attrait de l'inconnu) et *Maîtresse* (l'exploitation des hyperesthésies sexuelles), rien de surprenant à ce que Schroeder s'attache cette fois à nous « décrire » l'univers des jeux d'argent et de hasard, bien connu des cinéphiles et dominé par ce fameux sentiment irréspressible qui veut trop souvent que tout lui soit sacrifié. Ici, le masochisme d'Ilric (Dutronc, oublieux de ses cabotinages de chez Zulawski et de chez Godard) ne déroge aucunement en tant qu'indice de la personnalité suicidaire qui caractérisait les personnages clés des films susmentionnés. De même, à propos du rôle de Bulle Ogier (comédienne fétiche des premiers Schroeder), il faut se

souvenir que dans l'œuvre du cinéaste, la femme accompagnait le « héros » tant comme initiatrice que comme tentatrice, ce qui conférait un élément d'ambiguïté à ces beaux films que sont encore aujourd'hui *More* et, à un moindre degré, *La vallée*. Pour attester de cette continuité dans l'œuvre de Schroeder, on pourrait avec autant de pertinence arguer de l'intérêt avéré du cinéaste pour le document « authentique » comme matériau de base de chacune de ses réalisations. Néanmoins, il convient de n'en pas exagérer l'importance et de souligner plutôt, par l'analyse de la mise en scène, sur quels effets matériels et visibles repose le style de l'auteur (ce qui sera peut-être entrepris dans un numéro ultérieur).

À l'instar du superbe *Reversal of Fortune*, l'ouverture des *Tricheurs* s'articule autour d'un mouvement aérien de la caméra s'achevant par une plongée in vitro dans le décor où se déroulera l'action de manière on ne peut plus objective : objectivité, en effet, des espaces clos où Schroeder n'hésite pas à nous soumettre à des changements brusques dans l'échelle des proportions ; objectivité des cadrages dont la diversité favorise à elle seule l'évolution des personnages vers un approfondissement toujours plus limpide. Sans ce parti pris, il eut été difficile d'éviter l'écueil de la confusion inhérent à cette combinaison de technicité et de coups aléatoires qui constituent l'ordinaire de la vie du gambler. À cet égard comme à bien d'autres titres, *Tricheurs* rappelle le meilleur cinéma classique américain (voir Preminger). En-deça de sa fin ouverte, l'esprit du film m'a rappelé le délicieux apogée de Francis Picabia (artiste ludique s'il en fut) : *Le malheur des joueurs n'est pas à dédaigner*. ■

DR M. (CLUB EXTINCTION)

Fr. 1990. Ré. : Claude Chabrol. Int. : Alan Bates, Jennifer Beales, Jan Niklas, Hanns Zischler, Benoit Régent. 116 min.

TRICHEURS

Fr. 1984. Ré. : Barbet Schroeder. Int. : Jacques Dutronc, Bulle Ogier, Kurt Raab. 94 min.